



**HAL**  
open science

# La culture du complot : une paranoïa de la vie quotidienne ?

Sarah Troubé

► **To cite this version:**

Sarah Troubé. La culture du complot : une paranoïa de la vie quotidienne?. Revue Française de Psychanalyse, 2017, Vol. 81 (2), pp.373-383. 10.3917/rfp.812.0373 . hal-03917222

**HAL Id: hal-03917222**

**<https://hal.science/hal-03917222>**

Submitted on 1 Jan 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## *La culture du complot : une paranoïa de la vie quotidienne ?*

SARAH TROUBE\*

**Résumé** – La profusion des théories conspirationnistes diffuse une culture du complot qui interroge la psychanalyse à un double titre : la psychopathologie clinique du sujet, et l'élaboration des représentations collectives. L'auteur interroge leurs intrications, à partir des fonctions économiques et des modalités défensives qui s'incarnent dans le décryptage et les théories complotistes. Celles-ci apparaissent comme des constructions, au sens freudien du terme, ou comme un roman familial à l'échelle collective. Leur économie narcissique marque à la fois une tentative et une impossibilité de traiter les figurations du manque, de l'impuissance et de la violence dans le rapport de l'individu au social.

**MOTS-CLES** – THEORIES DU COMLOT ; PARANOÏA ; IMAGE ; NARCISSISME ; ROMAN FAMILIAL

« Le diable serait le meilleur expédient pour excuser Dieu », note Freud dans *Malaise dans la culture* (1930a, p.306). Il remplirait en effet un « rôle de délestage économique » que Freud compare à celui que l'histoire a fait tenir à la figure du juif, et que l'on peut retrouver, au fil des époques, dans divers groupes traités comme bouc émissaires : sorcières, jésuites, francs-maçons, communistes, sionistes, musulmans, pour n'en citer que quelques exemples récurrents. Le recours à l'imaginaire du complot, qui oppose une collectivité trompée, manipulée ou lésée à une minorité tirant les ficelles et les bénéfices d'un pouvoir caché, est une constante historique. Il serait notamment à rapporter au « narcissisme des petites différences », dont la fonction économique est d'offrir une issue à la pulsion agressive, tout en renforçant, par exclusion, les limites et l'unité d'un groupe : « Il est toujours possible de lier les uns aux autres dans l'amour une assez grande foule d'hommes, si seulement il en reste d'autres à qui manifester de l'agression. ». (Freud, 1930a, p.300).

Or, on assiste récemment à ce qu'il est désormais commun de qualifier, au sein des sciences sociales et politiques, comme la diffusion massive d'une culture ou d'une idéologie du complot (Taguieff, 2006). Celle-ci formerait aujourd'hui un champ de représentations à part entière, constitué par la profusion des théories du complot touchant tous les domaines de

---

\* Sarah Troubé est psychologue clinicienne et chercheuse associée en psychopathologie et psychanalyse au CRPMS, EA 3522, Université Paris Diderot, Sorbonne Paris Cité - 5 rue Thomas Mann, 75013, Paris.

la vie publique<sup>1</sup> - économie, politique, santé, écologie, science -, mais aussi par l'intérêt majeur développé pour ce phénomène dans la recherche universitaire, le traitement médiatique et la fiction (Boltanski, 2012). A t-on affaire uniquement à une plus grande visibilité de l'imaginaire du complot, de par la facilité de sa diffusion *via* internet et les réseaux sociaux ? Ou bien à des formes inédites de cet imaginaire, qui seraient un révélateur de la culture des sociétés occidentales du tournant du XXIème siècle<sup>2</sup> ? Certains travaux pointent une évolution des scénarios complotistes, et soulignent notamment que le bouc émissaire traditionnel, incarnant une figure de l'autre et de l'étranger, a été remplacé par la figure persécutrice d'une élite entendue comme un « système », dont la délimitation et la définition restent floues (Campion-Vincent, 2005). Ce ne serait plus le rapport aux communautés perçues comme des minorités qui prédominerait dans l'imaginaire du complot, mais le rapport aux instances identifiées comme contrôlant les dispositifs de pouvoir et d'information.

Si l'audience des théories du complot est à entendre, pour une part du moins, comme un trait ou un signe actuel de la culture, en est-elle également un symptôme ? La psychologie sociale et cognitive s'est saisie de ce phénomène sous l'angle des troubles de la personnalité, des facteurs de stress et d'insatisfaction, ou encore des biais affectant la rationalité de la croyance. La question du symptôme se situe là dans l'entre-deux entre normal et pathologique et entre individuel et collectif. Faut-il parler d'une société actuelle favorisant les tendances paranoïaques présentes à des degrés divers chez tout un chacun ? Que penser de l'expression « culture paranoïaque » qui se rencontre fréquemment, dans un usage qui ne semble ni véritablement littéral ni tout à fait métaphorique ?

Si le phénomène conspirationniste interroge une paranoïa de la vie quotidienne, les questions qu'il adresse à la psychanalyse ont trait en premier lieu aux fonctions économiques et défensives du recours à ces théories. À la manière d'une construction (Freud, 1937*d*), ces dernières relèvent moins d'une interprétation des faits - portant sur un élément isolé - que d'une entreprise de reconstitution, de mise en lien ou de reconstruction de ceux-ci. Dans les « expédients » - pour reprendre le mot de Freud (1930*a*, p.306) - qu'elles mettent en place par la projection, le déplacement ou l'inversion de la responsabilité, de la

---

<sup>1</sup> Les théories du complot à très large audience des dernières décennies portent notamment sur l'assassinat de John Kennedy, la marche de l'homme sur la lune, le virus du SIDA, les attentats du 11 septembre 2001, ou encore le réchauffement climatique.

<sup>2</sup> Les études d'opinion indiquent une diffusion similaire des croyances aux complots dans les différents pays occidentaux. Un tiers des français et des américains affirme notamment ne pas croire à la version officielle des attentats du 11 septembre 2001, mais à une implication du gouvernement américain. Après les attentats de Janvier 2015 à Paris, environ 20% des français rejettent le scénario rapporté par les autorités.

culpabilité et de la haine, elles apparaissent comme des tentatives de solutions à des impasses qu'il revient d'identifier, dans leurs dimensions indissociablement individuelle et groupale.

#### UN STYLE DE PENSÉE PARANOÏAQUE ?

« Il est un trait frappant et généralement remarqué dans le comportement des paranoïaques, c'est qu'ils accordent la plus grande significativité aux petits détails de la conduite des autres, que nous aurions sans cela négligés, les interprètent et en font la base de conclusions d'une grande portée. Par ex., le dernier paranoïaque que j'ai vu conclut à une totale connivence au sein de son entourage parce qu'à la gare, lors de son départ, les gens avaient tous fait un certain mouvement d'une de leurs mains. ».  
(Freud, 1901*b*, p.351).

Ce portrait que Freud trace du paranoïaque met en exergue les éléments fondamentaux que la psychiatrie classique identifie dans le délire d'interprétation constitutif de la paranoïa : déchiffrement des signes, sentiment de référence et de signification personnelle, exclusion de la contingence, systématisation et extension progressive du délire. Le complot, comme moteur essentiel de la construction paranoïaque, met en évidence l'intrication entre persécution et grandeur mégalomaniacale : cible d'une conspiration tout spécialement dirigée contre lui, le paranoïaque se situe typiquement dans la position d'exception du « seul contre tous ».

Cet élément rend peu évident, au premier abord, le passage de cet usage psychopathologique individuel du terme de « paranoïa » à un usage collectif ou social. Les auteurs des théories conspirationnistes peuvent se placer dans la posture du héros solitaire dévoilant la vérité, mais les complots qu'ils dénoncent, à l'inverse du complot typique du délire paranoïaque, visent la masse des citoyens, qu'il s'agit alors de convaincre et de rallier au complotisme. Malgré cette différence en termes de position subjective, l'utilisation du vocable « paranoïaque » pour référer au conspirationnisme est devenue elle-même un fait de culture, aux Etats-Unis dès les années 1960 puis en Europe. Cet usage, détaché en quelque sorte de son fondement clinique et psychopathologique, repose sur l'idée d'un style paranoïaque (Hofstadter, 1964), compris comme une disposition très largement rencontrée sous la forme de traits de la personnalité. Il désigne un mode de pensée orienté par une tendance à la méfiance et la suspicion, à l'interprétation des événements anodins, à l'externalisation et à la projection. Sous cette définition, la rhétorique des théories du complot apparaît bien comme une rhétorique paranoïaque, qui emprunte également au délire paranoïaque sa forme consistant à mimer la démonstration logique, les procédures scientifiques et le raisonnement par la preuve.

Le noyau des délires paranoïaques de la psychopathologie individuelle se concentre dans l'idée de persécution, dont Freud dessine la grammaire en 1911, par les mouvements de contradiction puis de projection : « je l'aime » - « je le hais » - « il me hait » (Freud, 1911c, p.285). Or, si cette syntaxe pourrait correspondre à l'imaginaire du complot traditionnel, centré sur la désignation d'un bouc émissaire persécuteur, elle apparaît moins lisible dans les avatars plus récents de cet imaginaire. Le noyau paranoïaque des constructions complotistes les plus en vogue ces dernières années met moins l'accent sur un sentiment primaire de persécution, que sur la conviction que la réalité présentée *via* les discours officiels est trompeuse, truquée, et donc à décrypter et à reconstruire. La certitude primaire serait celle d'être manipulé plus que d'être persécuté, et la nécessité première serait ainsi de procéder à une reconstitution des faits, davantage que d'identifier précisément les coupables.

Cet élément est particulièrement visible dans la profusion des théories du complot qui émergent dans le contexte du terrorisme. Les constructions conspirationnistes s'appuient sur de minutieuses et fastidieuses reconstitutions des images et de l'enchaînement des faits, appuyées sur des éléments présentés comme ayant l'autorité de l'expertise et de la preuve scientifiques. À côté des descriptions très détaillées de ce travail de reconstruction mimant l'enquête policière et scientifique, la part accordée à l'identification des comploteurs et à l'explication de leur dessein paraît au contraire minime et très floue. Il est généralement fait recours aux figures traditionnelles des persécuteurs - mêlant dans des qualifications vagues et générales les juifs, les gouvernements, les intérêts économiques et les médias -, et les explications censées rendre compte de leurs intentions et de leurs bénéfices apparaissent le plus souvent grossièrement contradictoires.

Les groupes désignés comme manipulateurs peuvent figurer un « Autre jouisseur » et profiteur (Vanier, 2007, p.19), qui posséderait tous les privilèges et en lèserait ceux qui sont sous sa responsabilité. Mais cette rhétorique du complot met en exergue un autre élément, celui du rapport à la vérité et à la légitimité du savoir. L'adhésion à une théorie complotiste met en jeu, à première vue, un rapport paradoxal à la vérité et à la certitude : tandis que tout discours perçu comme officiel est appréhendé comme potentiellement trompeur et manquant de légitimité, de preuve et de fondation, l'explication complotiste alternative est d'emblée, à l'inverse, créditée d'une aura de vérité et de certitude, qui confère à ces théories un aspect infalsifiable - toute contre-preuve devenant une preuve de la réalité du complot.

Les sciences sociales pointent, dans ce paradoxe, la perte de confiance vis-à-vis de tout ce qui est perçu comme une instance de pouvoir. Un regard psychanalytique peut quant à

lui mobiliser la distinction entre quête d'un savoir, toujours incomplet et révoquant en doute - et donc marqué par la castration - et quête d'une certitude sans faille, qui fournirait une garantie absolue de vérité et de complétude. On peut penser ici aux analyses de P. Aulagnier, à propos de « *ce moment d'épreuve* où l'enfant doit renoncer à croire qu'un Autre peut toujours lui garantir la vérité du dit, peut continuer à être le lieu d'une toute-réponse et où il devra accepter sa solitude et le poids du doute. » :

« L'abandon par l'enfant d'une visée pulsionnelle qui trouvait dans l'avoir, le voir, le savoir trois objets aptes à la satisfaire, abandon nécessaire à l'assomption en son nom propre de cette quête « solitaire » qui oblige le sujet à accepter l'incertitude et l'incomplétude de toute connaissance est à notre avis à entendre comme ce qui vient marquer le rapport du sujet au savoir du sceau de la castration. ».  
(Aulagnier, 1986, p.149-150).

Il ne s'agit pas là uniquement, dans cette recherche de garantie et de complétude, d'un style de penser paranoïaque tel que peuvent le décrire la psychologie sociale et cognitive : cette recherche de certitude est à rapporter à la quête d'une explication originaire, venant boucher *a priori* toute faille possible, et tirant sa légitimité du pouvoir de fascination d'une causalité globale et unique.

#### IMAGE TRUQUEE, IMAGE-ECRAN

Si l'imaginaire du complot se manifeste aujourd'hui sous de nouvelles formes, celles-ci sont particulièrement illustrées par les réactions conspirationnistes au terrorisme : elles suscitent une très large audience et sont très rapidement et largement diffusées *via* internet et les réseaux sociaux, lorsque survient un attentat. Or, ces réactions donnent à penser que le terme consacré de « théorie du complot » est devenu réducteur pour saisir leurs mécanismes : il ne s'agit pas uniquement de théories, mais d'un processus de décryptage, de déconstruction puis de reconstitution des faits, dans lequel la quête de certitude se joue, pour une part essentielle, dans le rapport à l'image. Une place prépondérante y revient, en particulier, à l'analyse des vidéos et photos des événements. Qu'elles soient perçues comme mises en scène et truquées, ou au contraire comme le lieu de la preuve et de la révélation de la vérité, elles incarnent un nouveau type de rapport aux images, pouvant porter différentes modalités de travail psychique et de mécanismes défensifs.

Les possibilités techniques qui sous-tendent aujourd'hui la production, la transformation et la transmission des images, filmiques ou photographiques, confèrent à ces dernières des caractéristiques qui étaient, auparavant, essentiellement l'apanage du langage textuel. Loin d'équivaloir à une copie visuelle de la réalité, ces images se donnent comme

manipulables et modifiables, et donc, tout autant que les mots, potentiellement trompeuses et appelant un décryptage. L'engouement pour cette démarche de décryptage ne se limite ni aux technologies numériques, ni aux théories conspirationnistes, mais apparaît plus généralement comme un rapport à la réception des images.

Les séries télévisées rendent particulièrement visible cette réception basée sur un jeu de décryptage, et lui confèrent le statut d'une esthétique à part entière. Cette dernière s'appuie sur une dimension ludique, qui requiert du spectateur une part active dans la saisie des détails et clins d'œil placés dans les images, et qui est amplifiée par les supports interactifs des forums de discussion et réseaux sociaux. F. Jost souligne ainsi, à propos de la série *Breaking Bad*, la profusion « des rimes, des échos » dissimulés dans la mise en scène et le contenu de l'image, et « porteurs d'un sens caché » - indices sur la suite du scénario, références intertextuelles - « qui provoquent chez ceux qui les décèlent un plaisir supplémentaire. » (Jost, 2016, p.28). Il précise alors :

« Mais il me paraît essentiel, pour un spectateur, de savoir ce qu'il peut demander aux fictions qu'il regarde. Il faut savoir s'arrêter avant de se perdre dans des interprétations sans fondement audiovisuel. Il ne faut donc pas hésiter à se lancer dans ce jeu de décryptage - car, en l'occurrence, il s'agit bien de cela -, quand l'auteur nous y invite. » (Jost, 2016, p.31).

La différence de nature entre le jeu de décryptage esthétique et la tendance interprétative qui marquerait un tournant paranoïaque est ici clairement posée. Cependant, la nécessité même d'explicitier cette différence semble révélatrice de l'ampleur d'une telle dérive paranoïaque, faisant craindre qu'elle ne se trouve alimentée par ce jeu esthétique, sur la base d'une même attention portée aux détails et à la construction de l'image.

Dans les théories conspirationnistes, le décryptage des images peut opérer de deux manières. Soit il s'agit de démasquer l'image, qui serait en réalité une mise en scène - le second avion percutant le World Trade Center le 11 Septembre 2001, dont l'impact a été filmé en direct, aurait été en réalité ajouté artificiellement dans l'image. Soit l'image, une fois décryptée, serait ce qui révèle que le récit officiel des événements est une manipulation - des rétroviseurs de couleurs différentes, sur les photos montrant la fuite en voiture des auteurs de l'attentat contre Charlie Hebdo le 7 Janvier 2015, montreraient l'implication de plusieurs voitures, et donc une complicité du gouvernement dans l'attentat.

Dans le premier cas de figure, l'image vue comme truquée fonctionnerait avant tout comme un opérateur de déni : rabattue du statut d'image-document sur celui d'image-mise en scène, elle n'est donc plus l'accès à un fait, mais au contraire un écran qui s'interpose entre le sujet et la réalité. Ce mécanisme de mise à distance maximale de la réalité intervient ainsi dans le rapport même à l'image, avant que l'élaboration de la théorie complotiste vienne à son

tour tenir ce rôle d'écran. Cette fonction de discrédit immédiat des images est à rapporter au caractère traumatique et effractant de leur contenu, lui-même amplifié par le mode de capture de certaines de ces images lors des attentats, qui donnent à voir, de manière non intentionnelle et non prévisible, le meurtre et la mort en temps réel. Leur donner le statut d'une mise en scène construite et préparée constitue alors une tentative radicale pour réintroduire une médiation dans ce contact trop direct avec l'événement. De surcroît, toute émergence possible de culpabilité engendrée par cette position de témoin se trouve alors vidée de son sens : si les images sont truquées, il n'y a fondamentalement plus rien à voir, et cette position de témoin se trouve annulée. Une version extrême de ce déni complotiste consiste à contester la présence même de véritables morts dans les photos et vidéos des attentats, comme cela a été le cas en France après les attentats du 13 novembre 2015.

Ces accusations de trucage sont susceptibles d'intervenir immédiatement - notamment chez les sujets qui adhèrent déjà à un imaginaire du complot. Dans ce cas, elles relèvent d'une réaction immédiate face au risque de sidération, fonctionnant à la fois sur le modèle d'un acte réflexe, réactivé à chaque nouvelle occurrence, et d'un court-circuit de toute tentative de reconnaissance et d'élaboration psychique de la violence. La seconde attitude vis-à-vis de l'image, consistant à la décrypter pour montrer que le complot s'y trahit, prend place quant à elle dans une temporalité, qui est celle de la recherche et de l'analyse des détails qui seront présentés comme les révélateurs de la vérité. Faire parler l'image, pour lui faire dire que la version officielle des faits est fausse, s'inscrit alors dans une réaction plus différée, opérant souvent dans un premier après-coup de l'événement. De manière plus saillante que l'accusation de trucage, qui invite à placer l'accent sur le refus perceptif, ce travail d'analyse et de décryptage témoigne du caractère intolérable de la passivité engendrée par la réception de l'image et de l'information, qui vient redoubler la passivité face à l'événement lui-même.

Le retournement de cette passivité en activité, au travers des multiples expertises et discussions qui vont alors se superposer à l'image, peut s'entendre selon diverses modalités. Du côté d'une tentative de réappropriation, elle marquerait une voie de traitement de l'angoisse amplifiée par les sentiments de passivité, d'impuissance et d'imprévisibilité vis-à-vis de l'événement. Mais on peut supposer que le recours à un tel mode de traitement tient au fait que cette passivité circonstancielle figure et révèle un sentiment de dépendance sous-jacent, vécu comme psychologiquement insupportable, et que l'on peut rapporter à une réalité indissociablement psychique et sociale : dépendance vis-à-vis des auteurs de violence, des responsables et de l'Etat, des médias et des moyens de production et de diffusion de l'information. Lorsque s'ajoute à cette dépendance l'effraction d'une réalité mettant à mal les processus de symbolisation, les processus de décryptage de l'image, en cherchant à la faire



parler et à en révéler la vérité, figureraient alors la tentative d'un recours à une fonction alpha, comme le souligne S. Tisseron :

« Plus une information est brutale et déroutante, et plus la théorie du complot risque de se présenter comme une réponse. (...) À chaque fois qu'une information dérouté les possibilités courantes de la gérer et de l'intégrer à notre vision préexistante du monde, les potentialités défensives schizoparanoïdes nous guettent. ». (Tisseron, 2012, p.93).

Le décryptage qu'affectionnent les théories conspirationnistes montre la manière dont diverses modalités défensives s'incarnent directement dans un premier rapport à l'image, qui, en tant que support de projection désigné comme lieu de la preuve, joue un rôle crucial dans les théories du complot actuelles. Les fonctions psychiques, individuelles et groupales, que peuvent remplir les constructions conspirationnistes sont inséparables de ce premier dédoublement de la réalité de l'image, entre son apparence et son prétendu sens caché.

#### LE COMLOT, ENTRE FORMATION DELIRANTE ET ROMAN FAMILIAL D'UNE CULTURE

L'expression de « théories » du complot s'est imposée, à la fois dans les usages universitaire et médiatique, pour qualifier les productions issues de l'imaginaire conspirationniste. Mais cet usage du terme de « théorie » possède plusieurs limitations : outre qu'il produit l'impression de faire droit aux revendications d'une démarche de scientificité portées par les dénonciateurs de complot, il tend également, comme on l'a vu à propos de l'image, à placer l'accent sur des contenus de représentations, appréhendés comme un résultat, sans interroger suffisamment leurs processus et modalités d'élaboration. Rapportant ce terme de « théorie » à sa fondation dans le sexuel infantile, la perspective freudienne l'aborde au contraire sous son aspect économique d'une pulsion de savoir sublimant l'action d'emprise, et comme un mouvement exploratoire, par lequel l'enfant s'attèle aux problèmes sexuels (Freud, 1905*d*).

C'est peut-être cependant davantage du côté du terme de « construction » que les productions conspirationnistes seraient à interroger, si l'on considère que là où les théories demeurent du côté de l'idéal du savoir, les constructions désignent aussi bien celles de l'analyste que celles qui émergent de la certitude délirante : toutes deux témoignent de « tentatives d'explication et de restauration » d'un noyau de vérité historique (Freud, 1937*d*, p.72). Freud rappelle ici que ce qui est à considérer en premier lieu chez le délirant n'est ni son degré de conviction ni l'ampleur de l'écart entre son délire et la réalité commune, mais ce noyau de vérité historique - d'où il tire cette conviction - et la déformation que le travail du délire lui fait subir.

C'est par ce biais que le recours à des explications de type conspirationniste pourrait être interrogé en tant que phénomène culturel - la question du délire psychiatrique chez les partisans de ces explications ne pouvant se poser, quant à elle, qu'à l'échelle individuelle d'un sujet. La notion de construction paraît précisément autoriser ce passage, entre un usage individuel et psychopathologique du terme de production délirante, et un usage collectif :

« Si l'on appréhende l'humanité comme un tout, et qu'on la mette à la place de l'individu humain isolé, on trouve qu'elle aussi a développé des formations délirantes qui sont inaccessibles à la critique logique et contredisent la réalité effective. Si elles peuvent malgré cela exercer un empire extraordinaire sur les hommes, l'investigation conduit à la même conclusion que pour l'individu isolé. Elles doivent leur pouvoir à leur teneur en vérité historique, vérité qu'elles sont allées puiser dans le refoulement de temps originaires oubliés. » (Freud, 1937*d*, p.72-73).

Or, dans *Totem et Tabou*, le délire de persécution est également le support d'une analogie, entre individuel et social, et entre présent et temps primitifs, le paranoïaque agissant similairement au « comportement des primitifs envers leur souverain » :

« La significativité d'une personne déterminée est ici extraordinairement rehaussée, sa puissance parfaite accrue jusqu'à l'invraisemblable, pour qu'on puisse d'autant plus la charger de la responsabilité de tout ce qui arrive au malade de malencontreux. (...) Le modèle que le paranoïaque réinstaure dans le délire de persécution réside dans le rapport de l'enfant à son père. » (Freud, 1912-1913*a*, p.255).

Derrière l'affirmation d'une perte de confiance radicale envers les instances complètes, les constructions conspirationnistes mettent ainsi en évidence la toute-puissance conférée à ces instances, au travers de l'accusation de manipulation. Les scénarios complotistes semblent même pousser cette attribution de toute-puissance particulièrement à l'extrême, notamment lorsqu'il s'agit de supposer une tromperie ou une dissimulation de la part des autorités dont la réalisation exigerait des moyens et des complicités considérables. Créer de toute pièce l'imposture de l'homme marchant sur la lune, du virus du sida ou d'un attentat de l'ampleur du 11 septembre témoigne de la posture d'omniscience et de pouvoir quasi-illimités dont sont alors crédités les responsables du complot, et qui n'est pas de moindre ampleur que ce qui se rencontre dans les constructions délirantes de la psychiatrie.

Mais cette attribution de toute-puissance n'a pas la même résonance selon que le porteur du complot est une figure du bouc émissaire - typiquement, une minorité appréhendée comme étrangère au groupe et menaçante pour sa cohésion - ou une figure de l'autorité incarnant l'instance de pouvoir et de responsabilité du groupe. Si la toute-puissance est la résultante, dans le premier cas, d'une condensation et d'un déplacement des mouvements de haine internes au groupe, elle apparaît, dans le second, comme un moyen de se prémunir de toute possibilité de déception et de destitution narcissique de ces figures d'autorité - qui

viendrait rendre la position de dépendance vis-à-vis d'elles beaucoup plus intolérable que ne l'est celle de victime manipulée.

Le « noyau historique » de la construction paranoïaque serait alors à rechercher du côté du roman familial des névrosés - dont Freud note la proximité avec les contenus délirants des délires de persécution et de grandeur. Le roman familial construit par l'enfant cherche à pallier la blessure narcissique provenant à la fois de la déception des fantasmes œdipiens et de la destitution des figures parentales de leur toute-puissance, en alliant vengeance envers les parents réels et revalorisation narcissique *via* les parents de substitution. Or, à l'encontre de ce que pourrait faire croire le roman familial par son contenu manifeste, loin de marquer la fin de la « surestimation enfantine des parents », il vient la restaurer et l'amplifier. (Freud, 1909c, p.256).

En miroir du *scénario* du roman familial, la théorie du complot proclame que les coupables ne sont pas ceux que l'on croit, mais ce qui paraît attaquer ces coupables de substitution contribue plutôt à les disculper et à restaurer leur puissance. Face au sentiment de déception et d'abandon intolérable que produirait une instance de pouvoir ou des responsables impuissants et passifs face à la menace - qu'elle soit économique, écologique, sanitaire ou terroriste -, la construction complotiste redonne à cette instance une posture active, tout en la déchargeant de la responsabilité de la catastrophe, par l'accusation de manipulation. Si les instances de pouvoir avaient connaissance de cette catastrophe à l'avance, ou si elles l'ont elles-mêmes planifiée, elles n'ont donc pas été prises en défaut, et ne sont pas coupables de ne pas avoir su éviter ou contrer la menace, puisqu'elles l'ont au contraire manigancée. Il est donc légitime de les haïr et de les mépriser, mais la position de détresse et de dépendance vis-à-vis d'une figure parentale faible et impuissante est évitée. Dans le même temps, ce mouvement d'inversion ou de substitution des coupables contribue à vider de leur substance et à ramener à la passivité les figures agissantes de la violence ou de la menace. Celles-ci n'apparaissent plus comme un danger, mais comme des pantins accessoires dont la présence est un simple effet de mise en scène : ce mécanisme de neutralisation est particulièrement perceptible lorsque sont en jeu le meurtre et la violence, comme on l'a vu à propos du décryptage des images des attentats.

Les divers facteurs sociaux, culturels et politiques d'exclusion et de frustration apparaissent comme des amplificateurs de ce danger narcissique engendré par la destitution des figures incarnant l'autorité et la légitimité. La tentative de préservation narcissique que peut incarner l'idée du complot apparaît en même temps, en ce sens, comme une adresse à cette figure d'autorité menacée de destitution, appel en quête d'une « toute-réponse », pour

reprendre l'expression d'Aulagnier citée plus haut (1986, p.149). A.Vanier souligne ainsi que dans une configuration où l'État « laisse apparaître de plus en plus son impuissance, et [où] ce qu'il s'agit de protéger, c'est l'État lui-même », les théories du complot « visent à fournir une garantie à l'Autre » (Vanier, 2007, p.19).

SEUL, « ENVERS ET AVEC TOUS » ?

Tandis que le sujet paranoïaque rencontré en psychiatrie se situe typiquement dans la position du « seul contre tous » qui fonde le délire de grandeur, le sujet qui défend une explication complotiste manifeste sa toute-puissance dans un rapport plus paradoxal au groupe. D'un côté, on y retrouve la position d'exception propre au délire de persécution, celle de n'être pas dupe, à l'encontre d'un groupe de manipulateurs dont les limites sont floues et indéfiniment extensibles - surtout lorsqu'il ne s'agit plus d'une communauté désignée comme bouc émissaire, mais des responsables, des élites ou des privilégiés, érigés en un système aux connexions mondiales. Mais de l'autre côté, à rebours du délire de la psychopathologie individuelle, cette position de victime non-dupe se vit d'emblée comme intersubjective et partagée : le groupe des victimes est plus beaucoup plus large que celui des comploteurs, puisqu'il s'agit en général de la masse des gens ordinaires, et le dénonciateur du complot vit sa découverte comme une vérité dont il s'agit de convaincre le plus grand nombre. Si le roman familial invite à saisir le noyau narcissique de telles constructions, il faut alors l'entendre comme un roman familial qui posséderait cette dimension immédiatement groupale, identitaire et sociale, dimension qui a par ailleurs amené à qualifier cette culture du complot comme un « mythe moderne » (Taguieff, 2006).

Dans la mesure où il apparaît, aujourd'hui, à la fois comme un symptôme au sens clinique et comme un phénomène de masse manifestant une crise de la culture, l'imaginaire conspirationniste rappelle au psychanalyste à quel point « la psychologie individuelle est aussi, d'emblée, simultanément, psychologie sociale » (Freud, 1921c, p.5). Deux écueils seraient alors soit d'y appliquer la grille d'une psychopathologie individuelle telle quelle, soit de n'y voir qu'un fait de culture en occultant les sujets qui la font. Dans l'espace situé entre ces deux écueils, les représentations du complot invitent à interroger la manière dont une construction est susceptible de faire coïncider les recours de protection et de protestation

narcissiques d'un sujet, et les revendications de démarcation et opposition identitaires du social. Anzieu souligne que « l'ailleurs du groupe, par exemple l'utopie collective qu'il élabore, sert à chaque individu-membre de mécanisme de défense contre son inconscient individuel », mais que, dans le même temps, « les productions psychiques groupales remplissent un rôle de transition entre la réalité psychique interne et la réalité naturelle et sociale extérieure » (Anzieu, 1989, p.69). En tant que figure d'une contre-utopie qui reflète et amplifie les facteurs de division sociale, le conspirationnisme opèrerait bien, quant à lui, comme une prothèse étayant les défenses narcissiques individuelles. Mais échouant dans sa tentative de faire médiation ou de créer un espace de transition entre l'individuel et le social, - du fait de ses traits de fermeture et de certitude paranoïaques -, il opère avant tout comme une barrière de protection faisant écran et court-circuit, devant toute possibilité de manque et de décalage survenant dans les rapports du sujet au collectif.

Sarah Troubé

sarah.troube@gmail.com

9, rue des boulangers. 75005 Paris

#### REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Anzieu D. (1975), *Le Groupe et l'Inconscient : l'imaginaire groupal*, Paris, Dunod, 1989.

Aulagnier P. (1986), *Un interprète en quête de sens*, Paris, Payot & Rivages, 2001.

Boltanski L., *Énigmes et complots : une enquête à propos d'enquêtes*, Paris, Gallimard, 2012.

Campion-Vincent V., *La société parano. Théories du complot, menaces et incertitudes*, Paris, Payot & Rivages, 2005.

Freud S. (1901 b), *Psychopathologie de la vie quotidienne*, OCF-P, V, Paris, Puf, 2012.

Freud S. (1905 d), *Trois Essais sur la théorie sexuelle*, OCF-P, VI, Paris, Puf, 2006.

Freud S. (1909 c [1908]), *Le roman familial des névrosés*, OCF-P, VIII, Paris, Puf, 2007.

- Freud S. (1911 c), Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa, OCF-P, X, Paris, Puf, 2009.
- Freud S. (1912-1913 a), Totem et Tabou, OCF-P, XI, Paris, Puf, 1998.
- Freud S. (1921 c), Psychologie collective et analyse du Moi, OCF-P, XVI, Paris, Puf, 1991.
- Freud S. (1930 a [1929]), Le malaise dans la culture, OCF-P, XVIII, Paris, Puf, 1994.
- Freud S. (1937 d), Constructions dans l'analyse, OCF-P, XX, Paris, Puf, 2010.
- Hofstadter R. (1964), The Paranoid Style in American Politics, in The Paranoid Style in American Politics, and Other Essays, New York, Vintage Books, 2008.
- Jost F., Breaking Bad : Le diable est dans les détails, Paris, Atlante, 2016.
- Taguieff P-A., L'imaginaire du complot mondial : aspects d'un mythe moderne, Paris, Fayard/Mille et une nuits, 2006.
- Tisseron S., Rêver, fantasmer, virtualiser, Paris, Dunod, 2012.
- Vanier A. (2007), Il n'y a plus d'évaluation, Journal français de psychiatrie n°29, p.17-19.